

Le choucho breton du pop français dans la capitale

A la tienne, Dahô

Trois disques dont quelques hits et une montée de popularité en douceur, de Rennes 78 à Paris 86. Avec flash au finish: cette tournée française terminus Olympia.

Le Mans (envoyée spécial)

En route vers Le Mans, (charmante localité qui vit grandir la Dalle jusqu'à sa période destroy) pour y vivre quelques heures de la folle vie du « prince de la chanson française » (comme le surnomme déjà une certaine presse imaginative), Etienne Dahô, qui se produit ce soir (à guichets fermés) au Palais de Congrès. Depuis le début de la tournée qui l'amènera bientôt dans tout le Sud de la France, après le transit/examen de passage de l'Olympia, c'est pareil : marché noir, bousculades et, même, « petites annonces Libé », tous les moyens sont bons pour se procurer une place, pas encore à n'importe quel prix mais enfin...

C'est la « dahomania » assure l'attachée de presse, une meneuse aguerrie à la fréquentation des plus grands : Polnareff, Barbara. Autre signe de l'irrésistible ascension du Rennais ? En tout cas, aux yeux de cette efficace personne, Dahô est nettement « moins galère » que certains de ses prédécesseurs. Ponctuel, il salue avec bonne humeur notre équipée, qui déboule en retard dans sa loge après l'avoir fait se lever de bonne heure pour la circonstance. Qu'à cela tienne ! Il est « ravi » : du concert de la veille à Flers, des loges aujourd'hui, des gens qui l'entourent pour sa première vraie tournée : « *il a fallu me pousser pour faire de la scène ; avant, je ne voulais pas me montrer, je pensais qu'il fallait mieux entretenir un certain mystère, que je ficherais tout en l'air en faisant des concerts.* » On connaît l'anecdote, qu'il raconte à qui veut bien l'entendre, du hoquet peu esthétique (en dehors de la ligne strictement rockab') qui ne le lâcha pas lors de l'une de ses premières apparitions



« Il a fallu me pousser : je ne voulais pas me montrer »

est (toujours) ravi. Curieux mélange d'orientalisme « pop Satori » (le...seaux et personnages stylisés de la

tout, de la tête aux orteils ». Ahem, ahem. Après le départ des perspicaces journalistes, Dahô met les choses au

canards teenage (couverture de *Fun Mag* N° 6 : « Dahô, le romantisme urbain ») pour jeunes filles obnubilées.

ment assise, admoneste à l'occasion ceux-moi-qui fument malgré l'interdiction affichée, et s'interpellent convivia-

22 OCT. 1986

Libération

Marc Charviel



« Il a fallu me pousser : je ne voulais pas me montrer »

dans sa loge après l'avoir fait se lever de bonne heure pour la circonstance. Qu'à cela s'ajoute ! Il est « ravi » : du concert de la veille à Flers, des loges aujourd'hui, des gens qui l'entourent pour sa première vraie tournée : « il a fallu me pousser pour faire de la scène ; avant, je ne voulais pas me montrer, je pensais qu'il fallait mieux entretenir un certain mystère, que je ficherais tout en l'air en faisant des concerts. » On connaît l'anecdote, qu'il raconte à qui veut bien l'entendre, du hoquet peu esthétique (en dehors de la ligne strictement rockab') qui ne le lâcha pas lors de l'une de ses premières apparitions publiques ; manifestement, son succès l'époustoufle : « Je n'y comprends rien. A Rennes, j'étais nul, vraiment. Il fallait toujours que je sois raide-mort. On n'a pas fait beaucoup de concerts... »

L'Olympia, l'année dernière, consacra le jeune premier. Il y retourne cette année : « Françoise (Hardy) et Jacques (Dutrone) m'ont dit qu'ils seraient là, backstage. Françoise est très "maman" ; quant à Jacques, il a dit qu'il était trop vieux pour être dans la salle, mais qu'il s'occuperait des verres, derrière. » Logique collaboration.

En attendant, on part faire des photos dans le vieux Mans. Docile, le Dahô à lunettes noires se prête à toutes les sortes de mise en scène : tantôt, lové dans les bras d'une statue (registre libertin ingénu), tantôt planté devant le flipper d'un café rustique (registre rocker de banlieue) ; on le reconnaît, un peu. Surtout les gamines de huit ans, qui envoient leurs mères vérifier.

Soudain, Dahô repère « le magasin de disques branché, s'y engouffre et se précipite illico au rayon « oldies français ». Tendrement affolée, l'attachée de presse m'envoie chercher : « Viens voir ça, il en a pour des heures ! » Et de s'escrier à le faire sortir de l'antré vinylique sound-check à 5 heures. Dahô, le nez dans les bacs de 45 tours, ressort soudain victorieux, un E.P. de Dutrone à la main : les Play-Boys... N'en ferait-il pas un peu trop ?

A toute berzingue, on retourne au Palais de Congrès. Sound-check. Dahô a conçu tout seul le décor, dont il

est (toujours) ravi. Curieux mélange d'orientalisme « pop Satori » (les réseaux et personnages stylisés de la pochette) et de « swingin' London » op-art modifié. J.C. Averty pour le paravent de fond de scène. Au milieu, s'affairent huit musiciens, avec qui il affirme former maintenant « un vrai groupe », bien qu'ils ne partagent pas la même loge, tout de même.

Assemblage hétéroclite : il y a là le batteur des Comateens (on sait que Dahô entretient un moment d'étroites relations avec le combo new-yorkais), un saxophoniste recommandé par le tandem rennais mercenaire Herpin-et-Pabeuf (pas libres cette fois) ; Rennais également, le bassiste et le guitariste (ce dernier usa des cordes chez Ubik) ; l'inévitable Tuboust aux claviers, l'alter-Dahô, responsable de la plupart des chansons, et projeté récemment sous les sunlights avec sa copine Adélaïde Zabou ; secondé ici par un second larron, l'affaire devenant fort compliquée ; Aliss Terrel, artiste Virgin, aux chœurs avec un Black recruté par Dahô au Martial (« Je n'aurais jamais cru qu'il accepterait de chanter avec moi, avant de le lui demander. »).

Neuf personnes en tout avec la vedette qui, pour l'heure, vient de rejoindre sa loge. Où répondre aux perfides questions de la presse locale : quand l'interviewer (retors) lui demande « quelle est la partie du corps de la femme qui le fait vibrer le plus ? », le séducteur de *Week-end à Rome*, franchement gêné, coince un peu, se racle la gorge, stupéfait (encore) d'une telle audace, et s'en tire – croit-il – par une pirouette sur « l'amour qui fait aimer

tout, de la tête aux orteils ». Ahem, ahem. Après le départ des perspicaces journalistes, Dahô met les choses au point quant à certains aspects, euh, pourtant connus de sa vie : « C'est ça, ou alors ils viennent tous me parler de Marquis de Sade. C'était en 78 ! Il faudrait se calmer un peu ! Tout le monde croit que j'en ai fait partie, plus ou moins : en fait, ça n'a jamais été mon truc. Tout cet aspect sombre et torturé. J'étais beaucoup plus branché sur les Stinky Toys. »

Effectivement, on se souvient d'anciennes interviews des chefs de file rennais où Dahô, évoqué, apparaissait inmanquablement comme zozo de la bande, le « flippé de la variété », le mec pas vraiment dans le coup. Interrogé, il n'a pas du tout, mais alors pas du tout envie de savoir pourquoi, lui l'« oustider » s'en est sorti alors que les autres rament encore de Transmusicales sans conséquences en albums confidentiels. Il préfère « ne pas réfléchir » à tout ça. Il est ravi d'être où il est, ça lui a permis de rencontrer les gens qu'il vénère (Gene Tierney, Nico dont il connaît le fils Ari et se trouve en ce moment, dit-il, dans un état de misère telle qu'il veut absolument l'aider). Il a réussi à occulter du Velvet Underground tout l'aspect malsain *Sister Ray* qui le gênait aux entournures : pour lui (comme pour Jonathan Richman, d'ailleurs), son groupe chéri est un « pop-group », rien d'autre.

Il conclut ses propos « rock » en évoquant systématiquement ce « romantisme urbain » (!?) qu'il délaye à longueur d'interviews – toujours le même, soit dit en passant – dans les

canards teenage (couverture de *Fun Mag* N° 6 : « Dahô, le romantisme urbain ») pour jeunes filles obnubilées.

On pense à Lucky Blondo, pour le côté branleur chanceux « qui ne se destinait pas à la musique », le dilettantisme avoué : « Chaque fois que je fais un disque, je me dis que c'est le dernier. La tournée se termine à Rennes, aux Trans', c'est-à-dire là où j'ai commencé : peut-être bien que la boucle sera bouclée, et que tout s'arrêtera après. » C'est dit sans angoisse, plutôt comme un parti-pris de doute constant, le syndrome du « c'est trop beau » entraînant la certitude du « ça ne peut pas durer »...

Quoi qu'il en soit, Dahô, sous ses allures d'indifférent chronique, s'active pourtant : ainsi ce livre-interview, rédigé en collaboration avec Jérôme Soligny sur *Françoise Hardy, star et ermite*, commencé il y a deux ans et qu'on vient juste de lui apporter, achevé en même temps que le song-book des œuvres dahesques qui sort ces jours-ci. Extase générale. Même le lunaire Arnold – nettement moins causant qu'avec Adélaïde – se pointe dans la loge quelques instants. Puis, préparatifs vestimentaires – pillage à l'occasion, de la garde-robe fournie de l'Etienne – et dispersion générale.

Dans la salle, une horde de dahophiles patiente : indiscutablement lycéenne (paraît que l'année dernière, à l'Olympia, ils déployaient les banderoles de leurs établissements respectifs), au look plus *Partenaire particulier* que *Cure*, la juvénile audience reste sage-

ment assise, admoneste à l'occasion ceux-moi-qui fument malgré l'interdiction affichée, et s'interpellent convivialement d'un bout de la salle à l'autre : « Stéphane, t'as pas vu ma sœur ? »

Saine ambiance, donc, pour un show étonnamment bien rodé, et qui déchenche immédiatement l'hystérie parmi les rangs pubères. Dahô a troqué son perf' de l'après-midi contre un costard et joue – avec conviction – les crooners, main sur le cœur et ceillades veloutées. Tout l'album *Pop Satori* y passe, plus quelques autres, et les reprises (à peine esquissées) : *Arnold Layne* et, pour le rappel, *Late Night* (qui figure sur *Pop Satori*). Les morveux branchés ont beau n'avoir jamais entendu parler de Syd Barrett, le débranché, ils se déchainent quand même : tout est bon à prendre de cette scène magique qui révèle bientôt, quand le paravant « pop-art » s'écarte, un second décor, onirique façon couverture de bouquin de Freud (*Délires et rêves dans la Gravidité de Jansen* ?)

Encore des acclamations de bonheur quand cette grande asperge d'Arnold entonne son *Adélaïde* de hit et, au total, manifestations enthousiastes irrépressibles, succès incontestable. Au point que l'idole, juste sortie de scène, a dû songer à mettre au point une tactique de fuite immédiate, pour éviter toute interminable complication : trois minutes après le dernier accord, la chasse au Dahô est ouverte, mais il est déjà parti...

Laurence ROMANCE

A l'Olympia, jusqu'au 25.